

I/ Questions de grammaire (15 points)

a) Aux vers 485 et 519, nous trouvons deux “quam” qu'en l'absence d'antécédent de même genre et nombre il ne faut pas confondre avec la forme d'accusatif féminin singulier du pronom relatif “qui, quae, quod”.

Le premier, “non alia **magis** est libera... ritusque **melius** vita... **quam**” est un adverbe utilisé en corrélation pour introduire la comparaison appelée par les deux adverbes au comparatif “magis” et “melius” : il n'y a pas de vie plus libre et meilleure... que...

Le second, “**quam** juvat !” est un adverbe exclamatif : comme il est agréable...

b) Dans les vers 501 à 504, nous trouvons quatre adjectifs **épithètes** à l'ablatif : “vacuo” épithète de “rure”, “aperto” épithète de “aethere”, “gravi” épithète de “labore” et “niveo” épithète de “Iliso”. Ces quatre adjectifs sont à l'ablatif parce qu'ils s'accordent en genre, nombre et cas aux noms auxquels ils se rapportent.

Il faut donc déterminer les valeurs des noms à l'ablatif que nous venons de relever. Deux d'entre eux sont des compléments circonstanciels de lieu : “aethere” est complément du verbe “errat” et “Iliso” du verbe “fovet”. Ils ont donc une valeur de **locatif**. “Rure” est le complément du verbe “potitur” qui se construit avec l'ablatif et a le sens de “il jouit de”, ce qui exprime une notion d'**instrumental**, tandis que “labore” est le complément d'agent du participe parfait passif “fesso”, ce qui entre plutôt dans le cadre des fonctions exprimées par l'**ablatif** proprement dit.

Commentaire

Il faut mémoriser toutes les désinences et les fonctions des ablatifs : ce genre de question est très fréquent, et facile à traiter si on a pris la peine de s'entraîner.

2/ Commentaire de traductions (15 points)

Nous allons commenter la traduction des vers 483 à 489 de la tirade d'Hippolyte dans laquelle le jeune homme critique violemment la vie en société de ses contemporains. Les trois traductions qui nous sont proposées sont celles de Greslou en 1834, Léon Herrmann en 1925 et Florence Dupont en 2004. Comme il y aurait beaucoup à dire, nous choisissons de partir des vers 485 et 486 pour évaluer les différences et les partis-pris de ces trois traducteurs.

quam quae relictis moenibus silvas amat. 485

Non illum avarae mentis inflammat furor 486

(NB : si vous n'en exploitez que deux, il est facile de les recopier).

Dans le vers 485, c'est la traduction de l'ablatif absolu "relictis moenibus", littéralement : *les murailles ayant été abandonnées*, "relictis" étant un participe parfait passif, qui pose problème dans les trois cas. En traduisant : "que celle qui se passe loin des villes, dans la solitude des bois", Greslou escamote la valeur **d'antériorité** de l'action d'abandonner les murailles par rapport à celle de vivre dans les bois, et il se contente de l'**opposition des lieux** : loin des villes / dans les bois. Herrmann inverse curieusement la chronologie des deux actions : "celle qui se plaît dans les forêts et s'éloigne des murs des villes", ce qui ne respecte pas la valeur temporelle du participe parfait. Et enfin Florence Dupont désarticule la proposition et la duplique en trois vers libres :

Alors il faut fuir les murs

Les murs des villes et les murs des maisons

Aller vivre dans les forêts

La chronologie des actions est cette fois respectée : on fuit les villes pour aller vivre en forêt. Mais elle traduit le participe parfait passif "relictis" comme s'il s'agissait d'un adjectif verbal à valeur d'obligation : "il faut fuir", ce qui n'est pas ce que dit le texte de Sénèque, et sa répétition anaphorique des "murs" à trois reprises introduit une vivacité qui semble excessive par rapport à celle qu'exprime le personnage en latin.

D'autre part, le vers suivant : "Non illum avarae mentis inflammat furor" est lui aussi assez malmené. Le texte latin dit littéralement : "la fureur/folie d'un esprit avide ne l'enflamme pas".

Greslou garde l'image du feu : "Les aiguillons **brûlants** de l'avarice n'entrent point dans le cœur de l'homme", mais il fait du génitif "mentis" non pas le complément du sujet "furor", donc le sujet de l'action, mais un complément de lieu ; et surtout il ajoute la métaphore des aiguillons, qui peut surprendre puisqu'elle n'est pas explicite dans le texte. On peut la comprendre si on sait qu'au XIXe siècle le nom "avarice" a bien le sens d'avidité, donc de mouvement qui nous projette vivement vers ce que nous cherchons à atteindre (d'où l'image des aiguillons), mais un lecteur contemporain, s'il donne à ce nom "avarice" le sens d'une propension à attirer vers soi et à garder, comme Harpagon chez Molière, pourra considérer qu'il s'agit d'un contre sens.

Herrmann traduit de son côté : "La brûlante fureur de l'activité ne consume pas celui qui..." en répartissant l'image du feu ("inflammat") sur les deux mots "brûlante" et "consume", ce qui peut s'accepter. Mais sa traduction de l'adjectif "avarae" n'est pas satisfaisante, l'avidité ne se résumant pas à une activité.

Enfin Florence Dupont prend avec le texte latin des libertés encore plus grandes que d'habitude :

Là-bas dans les montagnes vivent les Purs

Libres de la rage de posséder

Elle modifie radicalement la syntaxe, en remplaçant la négation "non illum inflammat" par l'adjectif "libres", ce qui redistribue absolument toutes les fonctions grammaticales de la phrase latine. Il ne s'agit plus ici de traduction mais de réécriture, ce qui est un cas limite. En revanche, elle traduit bien "furor" par "rage" et "avarae" par le verbe "posséder". Ce faisant, elle confirme ici sa capacité à rendre en général la totalité des idées du modèle latin, mais dans une forme qu'elle s'autorise à bouleverser.

Cela dit, ces deux vers latins sont de loin les plus malmenés sur les sept qui nous ont été proposés et qui présentent les caractéristiques habituelles : les traducteurs des XIXe et XXe siècle sont plus sensibles au rendu du fond, plus proches des critères universitaires, tandis que Florence Dupont en prend souvent à son aise avec la littéralité, mais parvient à restituer autrement des rythmes dramatiques, ce qui est l'essentiel pour un texte susceptible de servir de support à une représentation scénique dépourvu d'un classique pour le rendre plus contemporain.

Commentaire

1. Lisez bien la consigne de la question : elle vous demandait de vous intéresser surtout aux v.485-486. Si vous ne les traitez pas... vous ne répondez pas à la question.
2. Vous pouvez vous limiter à ces deux-là mais en expliquant pourquoi vous le faites.

3/ Commentaire littéraire (30 points)

A) Dans la longue tirade qu'Hippolyte oppose aux arguments tentateurs de la nourrice, Sénèque distingue nettement deux modes de vie, celui de la ville et celui de la campagne, ce qui est un *topos* (un lieu commun) dans la littérature latine. Nous pouvons mettre cette antithèse en évidence en étudiant la structure du texte et ses registres.

L'extrait qui nous est proposé est nettement divisé en deux **mouvements** faciles à repérer. Des vers 483 à 500, Hippolyte multiplie les **négations**, en anaphore le plus souvent en début des vers. On trouve huit occurrences de "non", trois occurrences de "nec" et une occurrence de "haud". Dans cette première partie, la vie naturelle est définie par opposition à la vie urbaine, "relictis moenibus silvas amat", une fois qu'elle a quitté les murailles, elle aime les forêts. Toutes les négations portent donc sur des caractéristiques propres à la vie en société, décrite en miroir négatif de la vie choisie, et perçue comme vicieuse, tandis que la vie naturelle est "vitio carens", exempte de vices : "non... furor", "non... invidia", "nec scelera", "non cruor", etc

A partir du vers 501, la conjonction de coordination adversative "sed" indique une **rupture** : on ne trouve plus la moindre négation, et la vie naturelle est évoquée par les actions successives de celui qui se déplace librement ("innocuus errat"), dort sur un lit de verdure ("duxisse somnos"), mange des fruits, "poma", etc

Enfin, à partir du milieu du vers 517, Hippolyte **tresse** ces deux thèmes précédemment développés du luxe et de la simplicité en les opposant dans trois situations-types : la boisson ("bibunt"), le sommeil ("somnus") et le cadre de vie : une demeure sombre et secrète ("in recessu") ou au contraire le grand air : "aethera ac lucem petit".

Cette structure est donc associée à des **registres** nettement différenciés. Dans la première partie, c'est le registre **polémique** qui est privilégié, avec les connotations péjoratives propres au **blâme**. Le jeune homme énumère implacablement tout ce dont il a horreur, dans un champ lexical articulé autour de noms désignant des vices et d'adjectifs fortement dépréciatifs : "vitio", "avararum", "furor", "infidum", "invidia", "favor", "servit", "vanos", "livor", "degeneri", "scelera", etc. Dans la troisième petite partie récapitulative, on trouvera en prolongement : "luxus", "superbi", "furta" ou "improbis".

Au contraire, la vie naturelle est présentée sous les couleurs riantes de **l'éloge**, perceptible en particulier dans la tournure exclamative "quam juvat !" Le registre est nettement **élégiaque** ou **bucolique**, puisque domine un champ lexical important de la nature, représentée par les quatre éléments, la terre et ses végétaux, fleurs ("flores"), fruits ("poma", "fraga") et forêts ("silvas", "nemoris") l'air avec le ciel ("aethere", "caelo"), l'eau ("vado", "amnis", "rivo"), et même le feu, suggéré par la clarté de la lumière du soleil ("lucem"). On trouve aussi les animaux typiques de l'atmosphère bucolique, animaux sauvages ("feris") et oiseaux ("aves"). Le thème général est celui de la liberté, associée au grand espace qu'expriment les verticales des montagnes ("montium") et du ciel ("aperto aethera"), la grandeur du décor ("rura vacua") autant que la diversité des mouvements de l'homme dans cet espace sans obstacles : "innocuus errat", "nunc legit, nunc metatur sedemque mutat".

Une telle opposition est fréquente dans la littérature latine, et fait partie des lieux communs qu'on avait coutume de développer sur les avantages respectifs de la ville et de la campagne. On la trouve surtout dans toute la poésie augustéenne, en particulier chez Virgile, Tibulle ou Propertius, qui évoquaient l'Age d'or et l'opposaient à l'Age de fer avec la même thématique. Il n'est donc pas surprenant que la suite de la longue tirade d'Hippolyte reprenne précisément ce motif très rhétorique.

B) Il faut toutefois se demander si l'on peut donner aussi à ce développement une portée philosophique. Sénèque étant un stoïcien, il serait pertinent de voir en Hippolyte un disciple de cette doctrine qui prônait une vie selon la nature. Mais les thèmes de ce texte sont manifestement plus épicuriens que stoïciens. Cela suffit-il pour autant à envisager le dialogue d'Hippolyte et de la nourrice comme un débat contradictoire entre les deux philosophies les plus représentatives de l'antiquité romaine ? Nous verrons, surtout en comparant ce texte à la fin de la scène, que nous en sommes bien loin...

La thématique générale de cet extrait semble être essentiellement épicurienne, dans la mesure où elle vante le **retrait** de l'individu par rapport à une vie urbaine et sociale agitée, toujours en quête d'avoir, richesses ou puissance. Nous trouvons d'abord dans ce texte les mêmes motifs que dans le début du livre II du *De Natura rerum* ("Suave mari magno"), avec la **condamnation** des vaines agitations et des passions qui troublent la tranquillité de l'âme : fureur de l'avidité, "avararum mentis furor", recherche de la faveur du peuple, "aura populi et vulgus infidum bonis", poison de l'envie, "pestilens invidia", chimères de l'ambition, "fragilis favor", des vains honneurs, "vanos honores" et de la puissance passagère, "fluxas opes". S'il fuit ces passions funestes, l'homme qui se retire pourra au contraire jouir d'un doux sommeil, "leves somnos", ou plus bas dans le texte "certior somnus", ce qui pourrait être une représentation de l'ataraxie que recherchent les épicuriens.

Par ailleurs, Hippolyte oppose dans ce texte **les plaisirs naturels et nécessaires**, le manger, le boire, le dormir, à ceux qui relèvent du luxe. Il vante les nourritures simples obtenues par la simple cueillette des fruits sauvages (“*poma compescunt famem*”) ou des fraises (“*fraga cibos faciles ministrant*”) ; il oppose la boisson de l’eau pure d’un ruisseau prise à mains nues (“*nuda manu captasse fontem*”) à celle que boivent les riches dans des coupes en or : “*sollicito bibunt auro superbi*” ; et enfin il préfère le lit grossier sur lequel il dort en sécurité (“*duro laxantem toro*”) aux demeures bien closes mais qui recèlent de noirs desseins : “*in recessu furta et obscuro improbus quaerit cubili*”.

Tous ces motifs pourraient donc évoquer la philosophie épicurienne, et même à la rigueur la philosophie stoïcienne, qui préconise de la même manière de vivre selon la nature et de distinguer les besoins nécessaires des besoins superflus. Cependant ce retrait délibéré de la société des hommes ne saurait faire ranger Hippolyte au rang des disciples du stoïcisme, puisqu’au contraire, le sage stoïcien considère qu’il fait partie d’une **communauté humaine** à laquelle il doit offrir toutes les ressources de son esprit pour se mettre à son service. Le concept essentiel **d’action et d’utilité**, que nous trouvons par exemple dans un texte du *De tranquillitate animi*, est ici totalement bafoué par Hippolyte qui n’assigne apparemment à sa vie d’autre but que de ressembler à celle des premiers hommes de l’humanité, avant la construction des villes et l’apparition des vices de la civilisation.

Par ailleurs, si nous lisons la fin de la scène entre la nourrice et Hippolyte, nous pouvons expliquer autrement cet amour du jeune homme pour la solitude : il semble surtout animé par une **haine** du sexe féminin dont la virulence peut apparaître comme hautement suspecte : “*Les femmes sont la source de tous les maux ; ce sont elles qui trament les forfaits et y poussent les âmes ; elles dont les amours incestueux ont livré tant de villes aux flammes, excité la guerre entre tant de nations, et enseveli tant de peuples sous les débris de leurs cités [...] Je les hais, je les abhorre toutes ; je les fuis, je les exécère. Soit raison, instinct ou fureur, je me complais dans mon aversion [...] Ce qui me console de la perte de ma mère, c'est que je puis maintenant haïr toutes les femmes.*”

Une telle violence, perceptible dans l’expression, même si nous n’avons à notre disposition qu’une traduction, est fort peu compatible avec la **mesure** du sage stoïcien, qui tente de se garder de toute passion, de toute colère, de toute haine. Au contraire, Hippolyte semble animé par **une sorte de furor, parallèle à celui de Phèdre**, mais produit quant à lui par un *dolor* d’une autre nature : alors que Phèdre la Crétoise a souffert de son exil à Athènes et de l’abandon de son mari Thésée, parti en expéditions galantes loin du lit conjugal, Hippolyte quant à lui semble souffrir de la perte de sa mère, et exprime sa rage en chassant les bêtes dans les bois et en haïssant les femmes avec un **excès** (*hybris* en grec) que condamne toute philosophie.

Ainsi, nous pouvons conclure que de même que la nourrice ne saurait être considérée comme la porte-parole d’une quelconque philosophie stoïcienne, de même Hippolyte, malgré les apparences d’un discours qui reprend les lieux communs de la philosophie épicurienne ou même à la rigueur stoïcienne, échappe à toute dimension philosophique par les excès de ses passions. Il est donc prévisible, selon la logique propre à la tragédie romaine, et celle de Sénèque en particulier, que ce personnage de furieux soit lui aussi conduit à basculer dans le *nefas* et à connaître une fin qui le figera dans une image extrême, de toute éternité.

Commentaire

1/ Ce commentaire étant littéraire, essayez de varier les outils d’analyse, pensez aux structures et aux registres, ne vous contentez pas des champs lexicaux.

2/ C’est le moment de réutiliser tout ce que vous avez vu en cours : n’hésitez pas à exploiter les autres textes que nous avons lus, en particulier ceux de Lucrèce et de Sénèque. Pensez aussi à montrer que vous avez lu toute la pièce, et que vous pouvez rapprocher des situations, des personnages, des thèmes : votre logique doit être celle de la lecture d’une oeuvre intégrale, et en même temps contextualiser en réexploitant tout ce que vous avez entendu et lu pendant ces années de lycée sur la civilisation, la littérature et la philosophie latines.

4/ Version (40 points)

Vous traduirez les vers 494 à 500.

<u>nec</u> sclera (populos inter atque urbes) sata	Et il ne connaît pas les crimes perpétrés (au milieu des foules et des villes),
novit / <u>nec</u> omnes conscius strepitus pavet /	Et, la conscience tranquille, il ne redoute pas tous les bruits,
<u>aut</u> verba fingit ;/ mille non quaerit tegi	Ou il ne forge pas de mensonges ; il ne cherche pas, [comme un] riche,
dives columnis / <u>nec</u> trabes multo insolens	<u>À être abrité</u> de mille colonnes, et il ne décore pas ses poutres, [comme un orgueilleux]
suffigit auro ; / non cruor largus pius	De beaucoup d'or ; le sang versé à flots n'inonde pas ses pieux autels,
inundat aras, / fruge <u>nec</u> sparsi sacra	Et les boeufs couleur de neige, aspergés du blé rituel,
centena nivei colla summittunt boves.	N'offrent pas leurs cous par centaines [au sacrifice].

Commentaire

1/ Ce texte se compose de verbes au présent, avec simplement des sujets et des COD. Il est donc en principe très simple à traduire, mais à condition de repérer toutes les désinences et de retrouver les bonnes couleurs. La réussite à cet exercice passe obligatoirement par une bonne connaissance de ses déclinaisons...

2/ Je vous donne la construction avec les couleurs en latin ET en français, pour vous aider à vous y repérer.